

Tino Rossi : des obsèques sous haute surveillance

Les milliers de Parisiens qui voulaient approcher de l'église de la Madeleine ont été tenus à distance par un service d'ordre pléthorique

Au milieu d'un dispositif policier exceptionnel, plusieurs milliers de Parisiens ont fait hier matin un adieu discret à Tino Rossi, en une cérémonie au charme désuet.

On n'enterre pas le Napoléon de la chanson comme un maire d'arrondissement. Bien avant 10 heures, hier matin, la République déployait ses fastes au 40, boulevard Maillot. Des policiers. Des motards au cordon rouge sang. Des barrières devant son domicile, un grognard des pompes funèbres et deux jolies aubergines de la mairie de Neuilly. « Qui c'est, la femme en noir ? » demande une petite vieille coincée entre deux barreaux. Personne pour lui répondre. Les corbillards gris s'ébranlent derrière le premier d'entre eux, cramoisi, mauve et bordeaux. Pour arriver à la Madeleine, il faut fendre une foule impressionnante. « Comment ? On ne peut pas entrer dans l'église ? » Bagarre entre un agent de police et un groupe de mémés qui aimeraient pleurer leurs 18 ans d'un peu plus près. « On est parqués comme des moutons ! Faites-nous entrer, m'sieur l'agent ! allez, faites-nous entrer ! Tino n'aurait pas aimé ça, vous savez... » Et le fan-club de s'énerver : « Vous ne pouvez pas comprendre, à la police, vous être trop jeunes ! »

Haie de motards

Quel déploiement de gendarmes mobiles ! Ils sont partout, partout, comme pour les funérailles d'un maréchal d'empire. Que craint donc le service d'ordre ? Une bombe

du FLNC ? Un suicide collectif à la guyanaise ? Le peuple de Paris aurait-il à ce point la fièvre que la mort d'un rossignol pourrait le détruire ? Il faudra inventer en tout cas un nouveau qualificatif pour les obsèques de Tino. Celles de Piaf étaient délirantes, celles de Brel exotiques, celles de Brassens matinales, celles de Grace monumentales, celles de Zemour glaciales, et celles de Tino ? Elles étaient impériales. L'arrivée du cortège devant les huit colonnes de l'église de la Madeleine, la haie de motards de chaque côté du corbillard et les limousines officielles, et le coussin rouge derrière le cercueil, avec la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et les ministres — Jack Lang, Joseph Franceschi — et Dalida, etc. Bref, c'était quelque chose d'important qu'on emportait.

Le tout « show-biz »

La foule, de son côté, c'était la mer calmée. Quand on a applaudi Tino Rossi en 1933, les jambes portent difficilement un chagrin trop lourd. A la porte de la plus chic paroisse du quartier, le chanoine Thorel prononce l'oraison funèbre et le père Pierre Bolet, l'aumônier des artistes, accueille les invités à la « dernière » de Tino. Pendant que tout le show-biz, une bonne partie des Corses de Paris et Jacques Chirac suivent la messe des morts, écoutent



Seuls les « privilégiés » pouvaient approcher du cercueil...

Maurice André trompeter l'Ave Maria que Tino aimait chanter, les anonymes, massés à l'extérieur, n'entendent pas le mouvement lent du concerto de Marcello, ni le cantique de Racine chanté à l'absoute par les chœurs de la Madeleine au grand complet. Dehors, on admire les couronnes de fleurs, plus chargées les unes que les autres. Six camions seront nécessaires pour les transporter à Orly où un Boeing 727 spécial les con-

duira ce matin avec la famille et les amis à Ajaccio.

« A Tino, son amie de toujours ». C'est écrit sur les œillets rouges. « A M. Tino Rossi, de la part de Julie qui l'aimait » dit une carte de visite posée sur un bouquet de roses.

Un chagrin discret

Elles devaient être jolies, il y a quarante ans, les fidèles de

Tino Rossi. Aujourd'hui, venues d'Evry, d'Issy, de Clichy, en métro, en taxi, pour étouffer sur le parvis de la Madeleine, elles pleurent un vieil ami. C'est dur, l'après-tchi-tchi... « J'ai tous ces disques. Je viens lui dire adieu parce que grâce à lui j'ai chanté toute ma vie, explique une alerte sexagénaire. Je suis triste comme les autres de ne pas pouvoir entrer dans l'église. Il a toujours été inapprochable... »

Des vendeurs de « France-Soir » (« Adieu Tino ») emballent le chagrin dans du papier journal. Ici, le livre de messe, c'est « Paris-Match » et « Jours de France » que l'on découpe pour agraffer le nom de Tino à sa boutonnière.

Beaucoup plus de femmes que d'hommes dans l'assistance qui grossit de curieux et de badauds. On reconnaît les Corses à leur chapeau noir, les indifférents à leurs réflexions idiotes (« On ne fera pas tout ce cirque quand je vais mourir ») et les admiratrices à leur dentier. Aucune scène d'hystérie, les aficionados de la chansonnette savent rester discrets...

« Entendez-le chanter, revoyez-le optimiste et gai, dit le chanoine dans son homélie, exigeant dans son travail avec lui-même et les autres, faisant discrètement le signe de croix avant d'entrer en scène (...) Tino Rossi n'eut jamais la prétention d'apporter un message à la société. Pourtant, il fut une voix exceptionnelle, comme un rossignol sur une branche où les paroles ne comptent pas ou si peu, continue-t-il en citant Boris Vian. Vous avez réappris à beaucoup de la tendresse, l'affection, la douceur du cœur, la possibilité de rêver de plus de bonheur. Comme vous avez su apaiser, consoler, redonner espoir en apportant à beaucoup de votre soleil, secret de votre terre natale... » Quand la cérémonie sera finie, la foule pourra pénétrer dans le chœur et saluer l'idole. Les gens se pressent. Des femmes cachent leur émotion. Il me faut en interroger une : « N'écrivez pas mon nom dans le journal ! Mon mari ne sait pas que je suis ici... »

Jean-Louis REMILLEUX

Corse : divergences entre les élus MRG

Alors que de nouveaux attentats secouent l'île, la dissolution de la Consulte des comités nationalistes (CCN) provoque en Corse un malaise certain et de profondes divergences, non pas dans les rangs nationalistes, mais au sein du MRG, le parti qui compte le plus d'élus. Déjà M. Toussaint Luciani, l'un des vice-présidents les plus influents de l'Assemblée de Corse, a annoncé sa démission du MRG de la Corse du Sud, estimant que « la voix des caciques du clanisme prime désormais sur celle du président de l'Assemblée de Corse ». En outre, une polémique oppose M. Prosper Alfonsi,

président de l'Assemblée de Corse, et le sénateur François Giacobbi, président du Conseil général de la Haute-Corse, tous deux MRG. Le président Alfonsi, dès l'annonce de la dissolution de la CCN, avait fait savoir que « dans le contexte actuel » il estimait cette décision « inopportune ».

M. Giacobbi, de son côté, s'est déclaré « stupéfait pour le moins » par ces propos, affirmant que les élus corses avaient été unanimes à accepter les propositions qui leur avaient été faites par le ministre de l'Intérieur, M. Gaston Defferre.

Le transformateur électrique du Club Méditerranée de Cargèse (Corse du Sud) a été détruit dans la nuit de mercredi à jeudi par une importante charge explosive. Cet attentat rompt une « trêve » de six ans entre les plastiqueurs et ce village du Club. Il est par ailleurs le premier recensé à Cargèse depuis que les habi-

tants de la commune ont manifesté leur ras-le-bol et leur colère contre les plastiquages du FLNC (« le Quotidien » du 19 septembre). Fermé à la clientèle depuis une semaine, le Club de Cargèse, situé à 7 kilomètres du village, n'abritait plus qu'une trentaine de G.O. occupés à faire les statistiques de fin de saison et d'employés à l'entre-

tien. Peu après 23 h 30 mercredi, une déflagration a fait sursauter Cargèse endormi. D'après les premières constatations de la brigade de gendarmerie locale, les plastiqueurs ont installé une charge de plus de 500 grammes de dynamite contre la bouche d'aération du bunker qui renferme le transformateur. Pour diriger le souffle vers l'inté-

rieur, ils ont ensuite fermé l'orifice au moyen d'un lourd plongeur de bois retrouvé hier à une quinzaine de mètres, au milieu des arbres. L'édifice a été disloqué et les installations électriques, criblées par les éclats, sont totalement détruites.

Rappel « fiscal »

Cet attentat d'un type « clas-

sique » pourrait venir s'ajouter sans plus de commentaires à la cinquantaine de plastiquages revendiqués sur l'île par le FLNC depuis le début du mois. Il appelle toutefois deux remarques. D'abord le Club Méditerranée de Cargèse n'avait plus été la cible du Front depuis l'été 1977. Tout le monde en avait conclu que M. Gilbert Trignano acquittait sagement son « impôt révolutionnaire » à l'organisation clandestine. L'explosion de mercredi est-elle un bruyant rappel fiscal ? Ensuite, Cargèse s'est illustré cet été comme le village de la résistance antinationaliste, allant même jusqu'à interdire, sous la protection de 250 gendarmes, une manifestation de la CCN le 17 septembre dernier. Dans ce contexte, ce dernier attentat (le vingt-deuxième en douze mois) doit-il être considéré comme une réponse du berger à la ber-

gère ? La revendication attendue le dira.

Ch. G.

● **Alain Orsoni, militant nationaliste corse**, dont le frère Guy a disparu depuis le 17 juin, dément jeudi dans un communiqué « avoir fait des révélations au « Canard enchaîné ». « Contrairement à ce qui a été dit au journal télévisé du 28 septembre, je n'ai fait aucune révélation au « Canard enchaîné » ni à aucun autre organe de presse », précise Alain Orsoni.

Cette mise au point fait suite aux informations publiées par « le Canard enchaîné » selon lesquelles l'ancien responsable du Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale (GIGN), le capitaine Paul Barril, a rencontré le 12 janvier Alain Orsoni, sept jours après la dissolution du FLNC.